

MAXIME DE BARY

# GRAND GIBIER

ET

## TERRES INCONNUES

AUTOUR DES GRANDS LACS DE L'AFRIQUE CENTRALE  
LE MONT' ELGON

*Ouvrage orné de 86 gravures dans le texte et hors texte, d'après  
les photographies de MM. de Bary et Lefebvre, et d'une carte*

Troisième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

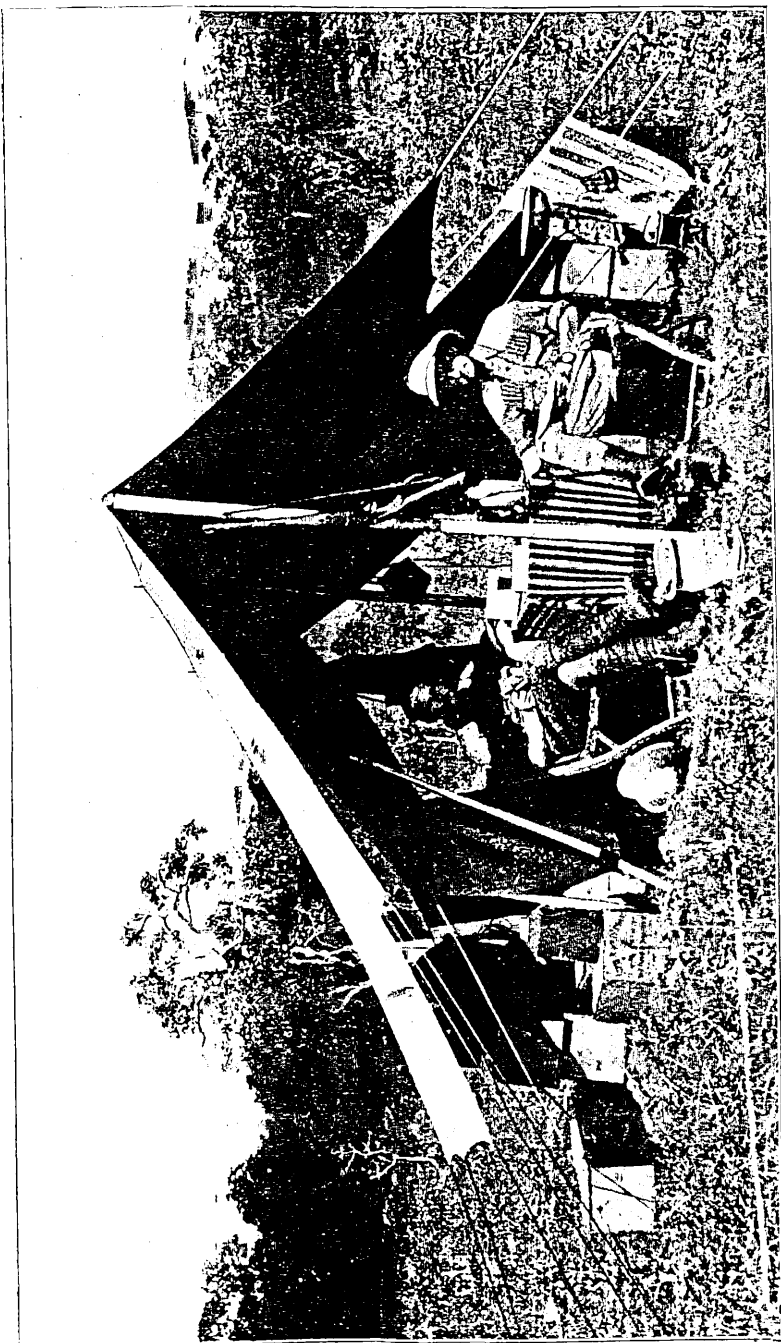
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1910

Tous droits réservés



vlll,341



MM. DE BARY ET LEFEBVRE SOUS LA TENTE

autres prennent leur vol, effrayés par la détonation. Je tire encore et l'un des fuyards s'abat l'aile cassée. Les hommes l'achèvent à coups de bâton. Le grand mesurait plus de trois mètres d'envergure. Les ailes sont faites de longues plumes d'un noir bleuté; la queue s'étale en éventail de même couleur recouvrant ces plumes blanches si jolies et légères qui garnissent les chapeaux de nos élégantes. La tête très laide est pelée ainsi que le goitre qui pend sous son gros bec droit et pointu.

Le marabout se nourrit exclusivement de charognes. Il plane très haut dans les airs, presque invisible, explorant le sol où rien ne lui échappe. A terre, sa démarche est lente et de loin sa silhouette le fait ressembler à un soldat à l'exercice, d'où son nom indien d'*adjutant*. Sa chair exhale une odeur détestable; malgré cela, certains nègres et en particulier les Kavirondos en mangent volontiers. On a dû réglementer sévèrement la chasse de ces oiseaux qui ont leur utilité comme boueurs; sans quoi, en raison de la valeur commerciale de leurs plumes, des chasseurs peu scrupuleux les auraient vite exterminés.

Mais revenons aux rhinocéros.

Beaucoup de personnes, ayant lu des récits de voyage à l'ouest ou au sud de l'Afrique, sont persuadées que le rhinocéros est un animal très rare. En effet il a disparu de la plus grande partie du continent africain, mais dans la région où nous sommes il y en a une quantité prodigieuse : à chaque pas, derrière chaque buisson, on est exposé à se trouver en face



RHINOCÉROS AU REPOS



LE MÊME CHARGEANT

d'un de ces pachydermes; il faut être continuellement sur ses gardes, toujours prêt à éviter une charge, l'esprit tendu, observant la branche qui remue ou l'herbe qui s'agite.

Le rhinocéros charge toujours l'homme isolé, mais il a peur quand son odorat lui révèle une troupe nombreuse. La nature l'a créé presque aveugle. Plusieurs fois j'ai attendu immobile un de ces pachydermes en train de s'avancer. Ce n'est qu'arrivé à trois mètres, lorsque jugeant la distance trop courte je faisais un bond de côté, qu'il s'apercevait de ma présence et partait en charge droit devant lui. Il entend aussi mal qu'il voit, mais le son de la voix humaine a le don de l'irriter au suprême degré. En revanche son odorat est très développé.

C'est un animal stupide. Presque rival de l'éléphant par sa grande taille, sa cervelle n'a que le tiers de la dimension de celle de l'homme. Il oublie sa colère dès qu'il ne sent plus rien; aussi est-il facile de l'éviter. Avec du sang-froid la chasse au rhinocéros n'est qu'un jeu. Il suffit de faire un pas de côté quand il vous arrive dessus. Emporté par son élan, il passe, suivant une ligne droite, pareil à une locomotive sur des rails, pour s'arrêter à une certaine distance, d'où il charge à nouveau au hasard, dans une direction quelconque, jusqu'à ce que dépisté il s'arrête. En s'y prenant adroitement, on peut sans danger aller donner une claque à un de ces animaux, s'il n'est pas en éveil.

Le rhinocéros que nous trouvons ici en si grande

quantité appartient à l'espèce dite *noire* ou *bicorne*. La femelle est souvent plus grosse que le mâle. Les cornes de celle-ci sont parfois plus hautes, mais toujours plus effilées. La corne arrière dépasse fréquemment en hauteur la première, alors que chez le mâle elle est plus petite.

C'est un animal hideux avec sa tête de tortue, informe, plate, ridicule, trop petite pour son corps énorme, ses yeux microscopiques en trous de vrille, ses oreilles en cornets, sa queue de vache lui battant les flancs. Il a les allures et la démarche d'un gros cochon; herbivore, il s'en va broutant et fouillant la terre de ses cornes pour y déterrer des racines qu'il mange. Il a l'habitude bizarre, quand il a déposé ses fumées en quelque endroit, de revenir plus tard les disperser. Certains naturalistes prétendent que l'instinct le pousse à faire disparaître toutes les traces de son passage; les indigènes disent qu'il est si méchant qu'il veut détruire tout ce qu'il connaît.

Sa peau est d'un gris terne, brillante au soleil; elle forme de gros plis au cou et aux articulations comme si elle était trop grande pour son corps; elle est plus mince que celle des hippopotames, bien qu'atteignant encore cinq à six centimètres d'épaisseur en quelques endroits. L'invulnérabilité de la peau des grands pachydermes est une légende qui a disparu, grâce aux armes modernes. J'ai vu un rhinocéros tué net par une balle Soft-nose de 6<sup>mm</sup>,5, placée dans le cou et qu'aucun os n'avait arrêtée. Avec le 450, les projectiles traversent l'animal: j'en ai eu la preuve un

jour où en ayant trouvé un tapi au fond d'un ravin, je lui avais envoyé une balle pleine dans l'épaule. Le monstre était parti au galop, escaladant l'escarpement pour fuir dans la prairie, et j'avais pu voir très distinctement du côté opposé à celui où je l'avais tiré un filet de sang prouvant que la balle était sortie.

Maintenant que j'ai décrit les habitudes du rhinocéros, passons aux récits de chasse. Voici dans quelles conditions j'ai abattu mon premier.

J'avais quitté le camp avec l'intention de tuer un rhinocéros s'il s'en présentait un muni de belles cornes. J'en vis d'abord trois peu dignes d'intérêt. Je finis par rencontrer un animal superbe qui, immobile devant un buisson, digérait au soleil. L'ayant observé à la lorgnette, je prends le vent et, mon 450 en main, j'avance suivi d'Ibrahim, tandis que les nègres qui m'accompagnent se sont prudemment mis en sûreté en grimpant sur les arbres. A quarante mètres de l'animal se trouve un petit terre-plein sur lequel je m'arrête. Le monstre relève la tête et, vaguement inquiet, renifle bruyamment, cherchant à percevoir l'odeur d'un ennemi. L'ajustant avec soin je tire, prêt à me dérober s'il me charge. La balle, bien placée, doit avoir traversé le poumon. L'animal s'affaisse en poussant un cri semblable à un appel de clairon d'une stridence déchirante. Pendant vingt minutes il agonise et cherche en vain à se relever, bavant rouge, soufflant, gémissant; il s'immobilise enfin et je m'approche, ayant dédaigné le conseil d'Ibrahim qui voulait me le faire achever d'une seconde balle. Je pose



MON PREMIER RHINOCÉROS

ma carabine contre un arbre, et me place à quelques pas du cadavre pour le photographier, en disant plaisamment : « Ne bougeons plus ! » Au moment où je vais presser le déclic, mon sujet, dans un effort suprême et soudain se dresse et, se sauvant au galop, me brûle la politesse, avant que dans ma surprise j'aie eu le temps de tirer. C'est une leçon pour l'avenir.

Très mortifié je m'élançai à sa poursuite, guidé par des traces sanglantes. Bientôt les traînées de sang disparaissent complètement, un caillot ayant sans doute arrêté l'hémorragie. Dépisté dans le dédale des ravins, j'allais renoncer à la poursuite lorsque j'ai la chance d'apercevoir entre des ébéniers le dos reluisant de la bête qui marche d'un pas lent et paraît épuisée. Je l'approche à dix mètres et bien appuyé, visant à la nuque, je tire. Elle tombe l'épine dorsale brisée. Mais, instruit par notre première rencontre, je lui envoie en supplément trois balles dans la tête avant de me risquer près d'elle. Quelle n'est pas ma stupéfaction en constatant que je n'ai pas affaire au même rhinocéros que tout à l'heure ; celui que je viens de tuer n'avait pas été blessé ; sa démarche, que je prenais pour de l'épuisement, provenait de la chaleur. Ses cornes, sans être très grandes, sont fort belles. Quant à l'autre, on ne l'a jamais retrouvé.

Le rhinocéros se rencontre le plus souvent isolé et quelquefois par paire. Une seule fois j'en ai vu cinq ensemble, et cette rencontre fut plutôt désagréable. J'avais aperçu un de ces animaux immobile dans un pré sur le penchant d'un coteau ; l'ayant

reconnu comme étant un beau mâle, je fais un crochet pour prendre le vent favorable. Suivi d'Ibrahim, je m'avance le plus près possible sur un terrain découvert bordé d'un ravin qui forme un angle droit devant l'animal, lequel se trouve de l'autre côté à quinze mètres au plus. Le terrain forme donc une pointe sur laquelle je m'arrête. Devant moi une sente d'animaux permet de traverser. Le rhinocéros, émergeant des hautes herbes, est toujours impassible en face de moi. Au moment où je m'appête à tirer, une brusque saute de vent lui apporte mon odeur. Il se retourne vivement de mon côté, humant l'air, et, à mon grand effroi, quatre de ses congénères que je n'avais pas aperçus, couchés dans l'herbe, se dressent irrités. Tous les cinq se mettent à charger droit sur nous. L'instant est critique; pas d'abri à portée; il n'y a qu'à attendre de pied ferme, comptant sur notre adresse pour les éviter. Ils dégringolent dans le ravin, faisant ébouler la terre. Arrivés au fond, comme le vent ne les guide plus, au lieu de gravir l'autre bord, ils suivent stupidement le ravin, passent à mes pieds, et ne remontent sur la prairie que beaucoup plus loin pour disparaître bientôt. En cette occasion ils m'ont paru tout à fait respectables malgré le grotesque de leurs personnes.

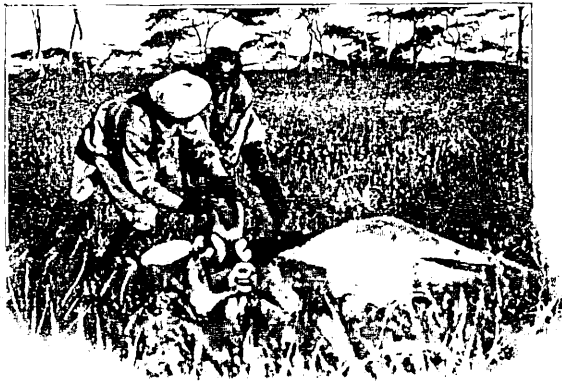
Nous avons suivi jusqu'à présent la rive ouest de la Thyka. Parvenus à son confluent avec la Tana, nous transportons le camp de l'autre côté, pour l'installer à un coude de la rivière, sous de grands arbres, endroit propice pour un séjour.

Les lions doivent être nombreux par ici. En effet, dès le premier jour, à l'heure de la sieste, deux Wakhambas arrivent au camp raconter qu'ils ont vu de l'autre côté de la rivière, à peu de distance, deux lions qui se sont enfuis à leur approche. Sans perdre de temps nous partons à leur recherche. Au milieu des herbes, les nègres nous montrent l'endroit où ils avaient surpris les fauves; là se trouve le cadavre d'un waterbuck à peine visible sous les mouches dont il est couvert; et, comme nous avançons dans la prairie, ceux-ci apparaissent à une centaine de pas en avant, fuyant par bonds rapides. Les hautes herbes les cachent et c'est au jugé que nous tirons, gênés par notre escorte dont les hommes affolés courent en avant. Aucune de nos balles ne porte. Les deux lions se sont séparés. Lefebvre en poursuit un tandis que je m'attache à l'autre; me précipitant sur ses traces, je ne tarde pas à le révoir au moment où il s'enfonce dans un ravin, me présentant son arrière-train où j'envoie une balle. Touché, d'un bond énorme il disparaît dans un vrai labyrinthe de couloirs creusés par les eaux, où il m'échappe. Lefebvre, qui a également blessé le sien, n'a pas été plus heureux que moi.

Le même soir j'ai une aventure identique avec un léopard de la grande espèce que les indigènes appellent tigres. J'avais repassé la rivière et chassais derrière le camp, lorsqu'il bondit devant moi dans les herbes, éveillé en sursaut. Il est si près de moi que, pris à l'improviste, je le regarde un instant;

avait préparé. Au milieu de la nuit son chasseur le réveille. Dans l'obscurité on entendait un bruit d'os broyés. Le prince saisit son 450 et tire sept balles au hasard dans la direction du bruit, qui cesse un instant, puis recommence. Croyant avoir affaire à des hyènes, il se rendort. Au jour, quel n'est pas son ébahissement en voyant à quelques pas de lui trois cadavres de lion, un mâle et deux petits, tandis qu'une femelle achève tranquillement son repas. Le prince épaule, tire... et manque l'animal qui s'enfuit.

Cela s'appelle avoir de la chance.



ANTILOPE ROUANNE



DÉPART DE LEFEBVRE ET DE SES HOMMES POUR LA CHASSE

## CHAPITRE V

### UNE CHASSE AU RHINOCÉROS

J'emprunte au journal de mon ami Lefebvre le récit suivant qui, par l'intérêt des détails, donne une idée vivante de la chasse au rhinocéros en général, et raconte gaiement une de ces aventures hasardeuses auxquelles le sportsman est exposé chaque jour dans la brousse africaine.

« ... Je suis parti de bonne heure dans le but d'aller le plus loin possible reconnaître le pays qui s'étend sur la rive droite de la Thyka vers la rivière Tana et de rapporter le soir au camp de la viande fraîche, qui

commence à manquer. Le beau spectacle, à la lueur des premiers rayons du jour, dans l'air frais et léger du matin, que celui de toutes ces hardes d'animaux variés paissant tranquilles et sans méfiance, au chant de l'alouette et du merle d'Afrique! C'est à peine si on les distingue à travers la brume dans le demi-jour, et pourtant il est impossible de confondre leurs silhouettes estompées, tant leurs allures et leurs tailles diffèrent les unes des autres. Tous avancent à pas lents selon leur gourmandise, le cou tendu vers l'herbe verte. De temps en temps l'un d'eux, parmi les plus petits et les plus éveillés, dresse la tête et écoute, puis rassuré recommence à brouter. Comme elles semblent heureuses, ces bêtes sauvages et libres, et comme à moi-même, reposé et joyeux, à cette heure délicieuse, dans ce paysage calme, la vie paraît belle, simple et facile! Qui donc me disait que ce n'était pas la peine d'aller si loin pour chercher du tracas, de la fatigue et des maladies? Et la liberté, l'indépendance merveilleuse de la vie en caravane, hors de toute contrainte et de toute convention, les heures uniques et inoubliables qu'on y passe, n'est-ce donc rien, et ne faut-il pas en profiter pendant qu'il en est temps encore?

« Tout en observant le paysage et les animaux, je marchais depuis plusieurs heures, savourant le charme de la brousse, lorsque tout à coup un bruit formidable de galopades, de branches brisées et de reniflements me fit instinctivement chercher un abri, tandis que les nègres qui m'escortaient grimpaient

sur des arbres en criant : *Faro! Faro!* c'est-à-dire : Rhinocéros! comme on crierait : Casse-cou! en jouant à colin-maillard. Mon Somali m'ayant jeté sur les bras mon gros calibre, je me fauflai derrière un arbuste et trois rhinocéros passèrent, chargeant notre petit groupe en éventail.

« Dans ce pays, où les lions et les rhinocéros existent encore en incroyable quantité (j'ai pour ma part vu quinze lions et trouvé sur ma route soixante-trois rhinocéros), on a bien vite acquis l'habitude d'éviter une charge et les émotions qu'elle procure au début. Mes nègres, qui avaient eu une peur affreuse, — car les nègres ne perdent aucune occasion d'avoir peur, — étaient redescendus à terre et, tout en s'arrachant de la peau les épines dont ils étaient couverts, commentaient leurs impressions en riant comme des fous de leur propre frayeur... *Faro! Faro!* crie de nouveau quelqu'un, et voilà mes noirs regrimpant dans leurs arbres, au milieu des épines. Mohamed me repasse mon fusil, et toute la comédie recommence avec le même fracas. — « Lui pas content de nous avoir manqués tout à l'heure, m'explique Mohamed, lui revenir... attention... deux... deux, monsieur... là! là!... vous tirer... gros... énorme. » En effet, à dix mètres devant moi, accompagné d'un plus petit, arrêté de profil et cherchant notre vent, se trouvait le plus gros rhinocéros que j'aie jamais vu; sa hauteur au garrot devait approcher deux mètres; à force d'être laid, il était magnifique; bien que ses cornes, usées par l'âge mais plantées anormalement,



ne fussent pas très grandes, je me décidai à le tuer, car c'était d'un même coup approvisionner le camp de plusieurs jours de viande. Donc, après avoir fait ce que l'on fait toujours pour tuer un animal quelconque, lapin ou éléphant, ce qui est fastidieux à lire et encore plus à raconter, l'affreuse bête, ayant tourné deux fois sur elle-même, s'éloigna de nous à grand bruit, emportant deux balles dans le corps et suivie du petit. Alors ceux qui étaient regrimpés dans les arbres en redescendirent, et nous commençâmes la recherche du blessé, cette terrible partie de cache-cache quand il s'agit des grands animaux d'Afrique, qui se termine toujours par une mort soit d'homme, soit de bête, et quelquefois par les deux, en tout cas lutte passionnante dont nous portons l'instinct en nous venant de longs siècles d'atavisme.

« Les naturels sont extraordinaires pour suivre une trace. Une goutte de sang tous les vingt mètres en quelque terrain que ce soit leur suffit, et les voilà partis courant, courant, mais avec prudence, jusqu'à ce qu'ayant aperçu de loin le blessé, ils reviennent sur la pointe des pieds, avec des gestes mystérieux, parlant à voix basse, se retrancher derrière vous à qui ils laissent le soin de la partie dangereuse.

« Au bout de trois quarts d'heure de poursuite, mes gens me montrèrent l'animal aux aguets derrière un buisson avec lequel il se confondait admirablement. Nous sentant venir malgré le sang qui lui coulait par la bouche et les narines, il nous attendait. Nous le regardâmes pendant quelques minutes. — « Sale

bête, monsieur! » me confie Mohamed. Oh! oui, sale bête qui atteint la perfection de la bêtise, de la laideur et de la brutalité. — « Attention! là!... là!... » continue Mohamed. C'était la sale bête qui, fatiguée d'attendre, se décidait à venir vers nous; mais ses forces la trahirent et, dans un dernier souffle de rage, elle s'affaissa expirante, les quatre pattes repliées sous elle. Elle était énorme, mesurant du bout du nez au bout de la queue 3<sup>m</sup>,83, et ses pieds de devant atteignaient 78 centimètres de circonférence.

« Alors seulement je m'aperçus qu'il faisait très chaud et que j'avais très faim. Il était plus de midi. Des centaines de cigales chantaient, remplissant l'air de leur cri dissonant, continu et monotone qui accompagne si bien le ciel blanc comme un métal en fusion et le miroitement général étourdissant des choses dans l'atmosphère surchauffée. Pas un souffle de vent, pas un autre bruit que celui de la cigale, si ce n'est, sortant d'une petite vallée voisine aux arbres touffus, des cris bizarres, des espèces de plaintes lointaines comme des appels de paons et des pleurs de crapauds, que poussaient, amoureux de la fraîcheur et de l'ombre, ces sortes d'oiseaux mystérieux que l'on ne voit jamais et qui peuplent l'obscurité impressionnante des forêts tropicales.

« En attendant, assis au pied d'un de ces arbres qui ont peu de feuilles et beaucoup d'épines, je mange un sandwich de bubale à la moutarde. Ah, le bon sandwich!

« Mes hommes ont commencé le dépeçage. Sou-

dain... « Faro! Faro! » un nouveau rhinocéros apparaît. C'est le petit de tout à l'heure qui revient. Quand il arrive auprès de son camarade mort, nous n'y sommes plus, mais par malheur mon 450 et mon appareil photographique installé sur son pied y sont encore. Que va faire le nouvel arrivant? Malgré sa petite taille il semble rempli d'une impétueuse jeunesse et prêt à tout démolir. Après avoir flairé d'un air idiot l'appareil et le fusil, il se tient tranquille, hébété, comme-s'il cherchait à comprendre comment il lui arrive de trouver un camarade mort là où il avait chargé des hommes. Une si belle preuve d'intelligence ne pouvait durer longtemps et, ne trouvant personne sur qui passer sa colère, il se jette sur le cadavre inerte du malheureux défunt que, pendant un quart d'heure, rageant, écumant, il laboure de ses cornes. C'était un spectacle affreux. Vraiment la colère n'est pas une belle chose! J'étais très inquiet du sort de mon appareil et de mon fusil. Croyant le petit Faro tout à sa besogne, j'essayai de les reconquérir. Ce fut une mauvaise idée : au moment où j'allais saisir mon bien, je fus obligé de battre en retraite de toute la vitesse de mes jambes avec le maudit animal derrière moi. Un nègre lui donna le change; il partit sur ce nègre, puis sur un autre, puis sur un troisième. Il commençait à comprendre et se vengeait sans doute. Quand tous les nègres eurent regagné les hauteurs de leurs arbres, lui, tranquillement, regagna son camarade et ne bougea plus, si ce n'est pour se dandiner sur place et faire aller de droite et de gauche

sa grosse tête avec ses petits yeux qui n'y voyaient pas, à la façon d'un myope lisant une affiche. — « Vous tirer parce que tout ça tourner mal », me dit Mohamed. Je n'avais pas abandonné ma petite carabine Mannlicher, mais il me répugnait de tirer pour rien sur un animal qui n'offrait aucun intérêt et je voulais auparavant essayer d'un autre procédé. Sur mon ordre les nègres, toujours juchés sur leurs perchoirs, commencèrent à hurler, essayant d'effrayer l'entêté par ce vacarme. Tous ensemble nous nous mîmes à crier, siffler, battre des mains et je tirai plusieurs coups de carabine en l'air. L'effet fut désastreux. Notre rhinocéros commença à tourner au grand galop autour de l'autre comme un cheval dans un cirque, effleurant à chaque tour mon malheureux appareil. Il était fou de rage, bavait, les yeux injectés de sang. A ce moment un arbre cassa sur lequel était un homme qui vint rouler à terre. L'animal, quittant son manège, fut d'un bond sur lui. D'un bond lui-même sauta sur un autre arbre. Décidément la comédie tournait mal et Mohamed avait raison. De derrière le buisson d'épines où je me tenais, je fis feu au hasard sur l'animal. Un long cri lugubre répondit à ma détonation. Rien de tel que le hasard pour bien faire les choses : le projectile lui avait brisé la colonne vertébrale. Ainsi finit l'illustre petit Faro.

« Mais là ne finit pas la journée. Les cigales ne chantaient plus, ni les espèces de coucous de la petite vallée et le soleil baissait terriblement quand nous primes tous ensemble, les nègres chargés de viande,

la direction du camp. Nous vîmes rapidement les cimes des collines s'éclairer de rose, s'éteindre et disparaître à nos yeux. La nuit tombe vite sous l'équateur. Inquiets et silencieux nous courions presque, sachant que plusieurs heures de marche nous séparaient encore du camp. Nous sentions l'obscurité nous envahir comme une marée montante. Ce n'était pas une perspective gaie que cette marche à faire de nuit dans un terrain rempli de broussailles, de ravins à pic, et surtout dans le voisinage d'une telle quantité de lions, de panthères et de rhinocéros. Bientôt nous entendîmes les cris lamentables des hyènes sortant de leurs tanières se faire de plus en plus nombreux à mesure que la nuit devenait plus obscure. Tout cela était encore peu de chose, mais bientôt!... La nuit était venue, une nuit noire et sans lune. Les nègres lourdement chargés restaient en arrière; Mohamed et moi nous les attendîmes; autant valait marcher maintenant tous ensemble, cela donnait du cœur, et puis surtout il était nécessaire d'être réunis pour passer la Thyka, rivière aux bords escarpés, à l'eau profonde et grouillante de caïmans, ou bien, aux endroits guéables, animée d'un courant impossible à tenir.

« Nous y arrivâmes bientôt. Ah! la maudite rivière! Je l'ai traversée bien des fois, mais jamais dans de pareilles conditions. D'abord y a-t-il rien de plus sinistre que l'eau la nuit, l'eau dans l'obscurité qu'on entend bouillonner sans voir, qui vous attire et qu'on sent prête à vous emporter dans la plus terrible des agonies? Il faisait trop sombre pour choisir un pas-



UN BEAU DOUBLÉ; DEUX RHINOCÉROS TUÉS PAR LEFEVRE

sage. L'endroit où nous étions ne devait pas être plus mauvais que les autres; je voulus l'essayer. L'eau, qui me serait arrivée au milieu des cuisses, me grimpait par suite du courant jusqu'à la taille. Au bout de quatre ou cinq tout petits pas, sur un fond de pierres roulantes et gluantes, malgré la grande canne à laquelle je me cramponnais pour lutter contre le courant, je sentis que jamais je n'aurais la force d'atteindre l'autre rive, tellement mes jambes se dérobaient sous moi, arrachées par la vitesse de l'eau. Il fallut chercher à passer à la nage un peu plus loin, où l'eau était profonde et calme, mais hantée de crocodiles qui, à cette heure, étaient à l'affût de leur repas. Afin de les effrayer, nous jetâmes dans la rivière tout ce que nous pûmes trouver, du sable, des branches, des pierres, avant de nous y jeter nous-mêmes. Ah! cette traversée dans l'eau noire et glaciale, comme elle fut longue! comme elle fut longue! et combien je regrettai le courant de tout à l'heure! Enfin nous voilà de l'autre côté avec nos deux bras et nos deux jambes. Mais c'est égal! on ne pourrait imaginer une impression plus pénible que celle que nous venions d'éprouver.

« Nous avons donc repris notre marche dans les ténèbres, Mohamed devant, moi en second, et nous cherchions, tout en avançant, à distinguer les galopades inoffensives d'animaux fuyants, des charges qui pouvaient être dangereuses, quand les nègres qui marchaient derrière me rejoignirent en courant affolés, et, avec des gestes que je sentais convaincus et

minutieux, se mettant à quatre pattes pour mieux me faire comprendre de quoi il s'agissait, m'expliquèrent que des lions nous suivaient. « Écoute!... Écoute!... Écoute!... disaient-ils, là!... là!... » En effet j'entendis bientôt ce miaulement innocent, ce cri de petit chien que je savais être celui du lion qui chasse et qui a faim, du lion dans tout son danger, car il ne rugit et semble terrible que quand il est repu et le moins à craindre. « Il y en a quatre, monsieur, dit Mohamed. Il ne faut pas s'arrêter. » Nous repartîmes, suivis des félins et de leur doux miaulement. Ils conservaient leur distance qui devait être d'une dizaine de mètres. Mais on n'y voyait absolument rien; nos armes étaient donc inutiles, et les porteurs à qui je dis d'abandonner leurs charges de viande, les avaient déjà jetées dans la Thyka pour détourner les crocodiles. Cela dura une heure. Ce fut ma plus belle heure d'Afrique, car il y avait quelque chose de saisissant dans cette fuite de l'homme devant la bête, dans ce triomphe de la nature sur la civilisation et l'intelligence. Étais-je vraiment au vingtième siècle? Je me faisais l'effet d'un de nos premiers ancêtres battant en retraite vers sa caverne devant plus puissant que lui. Que l'Europe et ses mensonges étaient loin! Je m'étais habitué au danger. Je n'avais plus peur comme tout à l'heure pendant la traversée de la rivière. Je savourais au contraire cette magnifique impression d'inutilité humaine.

« Je commençais à désespérer d'arriver jamais au camp, lorsque devant nous un long sillon lumineux

s'éleva dans le ciel, d'abord avec la rapidité d'une flèche, puis, ralentissant doucement, commença de descendre et disparut, tandis qu'une détonation se perdait dans l'espace. C'était de Bary qui tirait une fusée, craignant que nous ne fussions perdus. Enfin le camp n'était plus qu'à quelques cents mètres.

« J'avais hésité à tirer en l'air pour éloigner les lions; un Anglais m'avait dit avoir perdu un homme dans une circonstance identique. Le lion n'a pas une façon d'agir déterminée dans chaque circonstance; on ne sait jamais ce qu'il va faire. Un souffle d'air passa, qui allait vers le camp, faisant tourbillonner les feuilles mortes et craquer les branches; j'en profitai pour répondre à de Bary par un coup de feu. Bonne idée! à partir de ce moment nous n'entendîmes plus nos lions nous suivre. Par contre, deux ou trois plus heureux, qui avaient trouvé pâture, commencèrent dans plusieurs directions leurs rugissements formidables.

« Quelques minutes après nous aperçûmes les feux du camp. N'y tenant plus, cédant à l'irrésistible besoin de fuir qu'ils éprouvaient depuis si longtemps, pris de panique, mes hommes s'élançèrent vers cette lumière comme vers le salut et disparurent. Pour les rattraper, moi aussi je me mis à courir, à courir non pas comme si quelques lions de l'Afrique, mais tous les monstres de la terre étaient après moi.

« Le camp était calme. De Bary qui avait la fièvre, rassuré par mon coup de fusil, se couchait. Il était tard. A part un petit groupe isolé de Kavirondos qui fumaient du chanvre en causant à voix basse, il n'y

avait que nos Somalis à ne pas dormir ; ils nous attendaient sous leur tente éclairée, semblable à une grosse veilleuse où l'on voyait leurs ombres se prosterner régulièrement, et d'où leurs voix montaient en psalmodiant monotones et comme souterraines. En dehors des bruits de sommeil : paroles rêvées tout haut, toussotements, soupirs auxquels se mêlaient les craquements du feu, on n'entendait que les petits cris de ces innombrables insectes que cache chaque brin d'herbe, le chant timide de quelques oiseaux et l'immense et terrible vie de la brousse lointaine.

« L'homme qui veillait s'approcha de moi comme s'il avait un grave secret à me confier ; et il me dit simplement : « Maître, des lions sont venus tout à l'heure, là, tout près, et ils se sont battus avec un animal. Ils ont fait beaucoup de bruit et réveillé tout le camp. Maintenant, écoute... on n'entend plus rien... maintenant c'est fini. »



FUSIL DISPOSÉ EN PIÈGE  
NOCTURNE



CROCODILE PRIS A L'HAMEÇON

## CHAPITRE VI

### LA VIE AU CAMP

La caravane en marche. — Les insectes indiscrets. — Les chants et les danses. — Mœurs indigènes. — Curieuses fêtes chez les Kikuyus. — Le camp endormi.

La transition entre le froid de la nuit et la chaleur du jour est une des surprises les plus pénibles que la brousse réserve à l'Européen. En effet, la nuit, le thermomètre descend de 5 à 0 degré, tandis qu'à l'heure de midi, il indique souvent 40 degrés à l'ombre. Au coucher du soleil s'est levé un vent frais qui persiste jusqu'au matin. Une heure avant le jour se produit un calme complet, le vent tombe et un

malades en grand nombre, entourés de nègres hostiles qui n'attendent qu'une occasion pour se débarasser de nous et refusent de céder aucune nourriture. Il faut faire bonne garde et ménager nos provisions. Isolés dans ce pays inconnu, nous sommes loin de tout secours. Pendant huit jours l'état de Lefebvre n'a fait que s'aggraver et devient très inquiétant; heureusement, après une crise plus forte, la fièvre tombe et quoique très faible il est hors de danger, et il peut de nouveau partager avec moi la grande responsabilité de conduire la caravane.

Un matin nous constatons la disparition d'un porteur. Un de ses camarades se rappelle l'avoir vu aller chercher du bois, la veille au soir; il n'est pas revenu; de l'avis de tous il a été tué par les Karamojos.

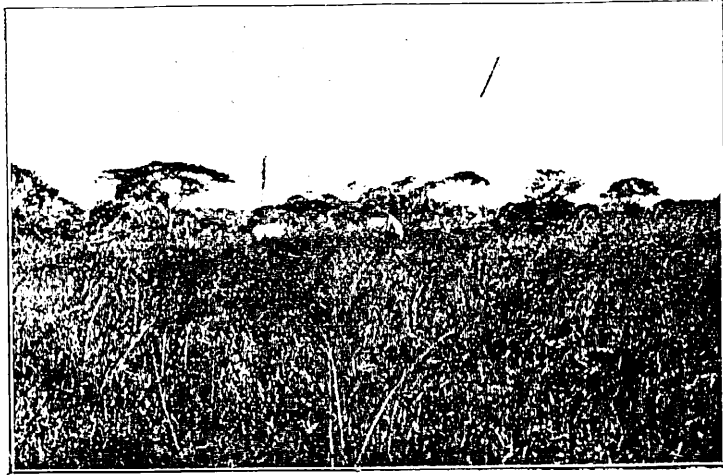
Il est temps de quitter cette contrée dangereuse et malsaine. Aussi, parvenus à l'entrée d'un défilé rocheux, nous décidons de rejoindre les hauts plateaux en coupant par les montagnes du Suk. D'après une carte officielle, ce chemin doit sensiblement abrèger les distances. Malheureusement cette carte faite de loin, approximative, est très inexacte; elle nous a causé bien des déboires; mieux vaudrait n'avoir aucune indication que d'en avoir de fausses.

Amse-Kombo, le guide swahili, qui est allé en reconnaissance en vue de trouver de l'eau, prétend avoir abouti dans ses recherches. Conduits par lui, nous pénétrons dans un défilé entre de hautes montagnes. A mesure qu'on s'élève, la plaine de la Turquelle apparaît, dans toute son étendue, bordée

d'escarpements que domine le mont Debasien. Le lit desséché d'un torrent sert de chemin. Après une montée longue et pénible, nous arrivons à l'endroit qu'Amse-Kombo est venu reconnaître. Hélas! l'eau qui, d'après lui, devait être abondante, se réduit à un puits profond dans lequel un peu de liquide achève de pourrir. Mais à cette hauteur la température beaucoup plus fraîche nous aide à supporter la soif.

Ce jour-là arrive un incident qui tourne au comique. Comme je suis en train de me reposer à l'abri de ma tente, vêtu simplement d'un pyjama léger et nu-pieds, Askhar accourt me prévenir qu'un rhinocéros a été aperçu se dirigeant droit sur le camp dont il ne semble pas soupçonner la présence; il ne peut manquer d'y passer et bousculera tout, à moins qu'on n'arrive à le détourner. En hâte mettant mes pantouffles et mon casque je me précipite, mon 450 en main, pour tenter d'éviter cette visite inopportune. J'aperçois l'animal qui, éloigné de deux cents mètres, s'avance lentement. C'est une femelle dont les cornes offrent peu d'intérêt et je me contente de lui faire changer de direction, en l'excitant par de grands cris au moment où elle arrive à ma hauteur. La stupide bête se tourne vers moi, souffle, charge furieusement et disparaît. Je reprenais ma sieste interrompue quand une nouvelle alerte se produit. Un autre rhinocéros descend vers nous. Répétant la manœuvre, je me rends à un endroit où il ne peut manquer de passer. C'est le mâle; ses cornes sont superbes; il avance lentement, arrache de-ci de-là

qui se coupent à angle aigu, et ce n'est qu'après une longue journée de marche que nous atteignons la crête. Au sommet, en passant près d'une forêt épaisse bordée d'acacias, des porteurs crient : *M'bogo!* — Buffle! Effectivement un troupeau était là dans un petit coin de prairie, lequel s'enfuit à ces



DEUX RHINOCÉROS EN PROMENADE

cris. L'ayant vu trop tard pour tirer, nous le poursuivons sans succès. Mais ayant aperçu à la lorgnette, dans le lointain, trois autres troupeaux, cela nous décide à nous arrêter pour chasser ces animaux.

Nous campons sur une prairie dominant une vallée qui paraît descendre jusqu'à la plaine, au-dessus de laquelle se détache vaguement la silhouette de l'Elgon. Derrière nous la vallée oblique et s'élargit en forme de cirque. Les crêtes sont garnies de hautes herbes, alors que les versants et le fond des vallées

sont tapissés d'épaisses forêts où les buffles ont creusé des tunnels qui permettent de passer. A peu de distance du camp, dans un fouillis de verdure, coulent deux sources chaudes et salées, fort appréciées des buffles, si on en juge par les nombreuses traces qu'ils ont laissées sur le sol environnant. Dans la prairie coule un ruisseau dont nous ne pouvons boire l'eau qu'après l'avoir passée à travers des linges, tant elle contient de paillettes, d'or pour la plupart. Le lit de ce ruisseau est fait de sable fin et de poussière d'or. Nous sommes les premiers à avoir passé par ici; un jour sans doute il se trouvera quelqu'un pour exploiter ces richesses, malgré les difficultés d'accès.

Sans tenir compte de notre défense, les porteurs sont allés se promener aux alentours et ont fait fuir de nombreux buffles. Les nègres sont tous et toujours les mêmes! Dès qu'ils ont effrayé une bête, pleins de bonne volonté, ils viennent en courant indiquer l'endroit où elle se trouvait; on se précipite, et l'animal est déjà loin, à leur grande stupéfaction. Les buffles sont craintifs et, de même que pour les éléphants, le voisinage de l'homme ou le bruit d'une arme à feu suffit à leur faire quitter une région. Leur intelligence et leur instinct du danger en font une chasse des plus difficiles; il est rare que l'affût donne un résultat, et le meilleur moyen consiste à suivre une piste fraîche jusqu'à rencontre de l'animal. Notre troupe bruyante les a éloignés. En revanche les rhinocéros sont nombreux, mais nous les dédaignons.



Il ne reste plus qu'à descendre vers la plaine, qu'il semble facile d'atteindre en un jour. Mais nous avons compté sans les difficultés du terrain dont la configuration extraordinaire présente mille obstacles. Qu'on se représente un énorme massif à pente très douce, vallonné à la surface sur toute son étendue d'une infinité de mamelons en forme de taupinières légèrement aplaties, enchevêtrés les uns dans les autres et entourés de ruisseaux qui se rejoignent tous, formant un immense réseau qui enveloppe tout le massif, pour finir par se déverser dans la plaine.

Ces mamelons, ayant au plus un kilomètre de large, sont couverts d'herbes sèches, deux fois hautes comme un homme, à travers lesquelles il faut se frayer un passage. Chaque ruisseau a creusé un ravin étroit, très profond, entièrement caché et obstrué par un fouillis de végétation. On n'y peut avancer qu'à quatre pattes, dans l'obscurité, en écartant devant soi les plantes, qui dégagent une odeur forte. Le trajet, déjà difficile pour les hommes portant un fardeau, devient terrible pour les ânes qui n'y parviennent que grâce à l'habileté des Swahilis qui les conduisent.

Au milieu du jour, un très fort accès de fièvre bilieuse, qui me fait tomber sans connaissance, nous oblige à interrompre la marche. Au bout de cinq heures il prend fin, et je peux me remettre en route le lendemain. Lefebvre, qui a profité de cet arrêt pour aller en chasse, rapporte un rhinocéros et plusieurs guibs.

Pendant deux jours encore, le terrain présente des difficultés sans nombre. Nous continuons notre pénible marche, obligés sans cesse de dévier de la route qu'indique la boussole, seul repère dans ces vallonnements où la vue est bornée de tous côtés. Enfin nous aboutissons à un vaste plateau herbeux dominant la plaine, et, à notre grand désappointement, celle-ci paraît toujours aussi éloignée.

Depuis quelque temps les Karamojos n'ont plus cherché à nous nuire; ils n'ont pas cependant abandonné la poursuite, et plusieurs fois nous avons entrevu des hommes armés, ou s'enfuyant, ou nous suivant de loin. Aussi, rendus prudents par de précédentes expériences, cherchons-nous un petit espace découvert pour y monter le camp. Et bien nous en avons pris, car vers onze heures du soir de significatives lueurs illuminent le ciel à moins d'un kilomètre. Il fait un peu de vent; le feu avance avec rapidité droit sur les tentes, mais le sol dénudé sur lequel elles se trouvent les met hors de toute atteinte. Malgré cette assurance, on ne peut se garder d'une légère frayeur en voyant arriver ce mur incandescent. L'obscurité fait perdre la notion des distances et le feu semble à une proximité effrayante; peu à peu le plateau s'embrase; les herbes craquent, lançant vers le ciel des myriades d'étincelles, et les arbres détachent de vivantes silhouettes sur le brasier ardent qui fait tordre leurs branches. Les Karamojos nous ont offert là un spectacle grandiose.

Au matin je suis réveillé par mes chasseurs qui,

ayant aperçu trois éléphants sur la montagne voisine, me font lever en hâte pour les poursuivre. Nous nous lançons sur leurs traces. Les animaux ont une forte avance. Ils nous ont flairés sans doute et ont pris le trot. Les empreintes fortement marquées sur le sol humide sont faciles à suivre. Après une longue course, parvenu sur une éminence, je les vois devant moi au fond de la vallée. Je reconnais, à mon vif désappointement, que ce sont des femelles. Les règlements de chasse étant formels, je n'ai plus qu'à m'en retourner.

Les grandes herbes ont disparu; la marche devient beaucoup plus facile; nous suivons des crêtes de collines qui descendent en pente douce; quoique nous avançons rapidement, il faut encore deux jours pour atteindre la plaine. Un peu de gibier commence à se montrer, et, chemin faisant, nous rencontrons quelques bubales et des waterbucks. C'est avec joie que nous quittons les montagnes, après y avoir erré pendant onze jours, alors que nous pensions les franchir en vingt-quatre heures. Et pourtant le caractère de la plaine fait vite regretter les mauvais chemins de la montagne. En effet, au lieu des prairies que nous espérions trouver en bas, il n'y a qu'un terrain légèrement vallonné, coupé par des marécages. Le meilleur chemin paraît être une langue de terre solide, entourée de sables mouvants et de marais. Ceux-ci tout d'abord sont peu profonds et on les traverse avec une certaine facilité grâce à des herbes aquatiques qui rappellent les feuilles d'iris par leurs



MONTAGNES DE SUK. LEFEBVRE ET SON DERNIER RHINOCÉROS.